

RECENSION

La Maison-Dieu, 216, 1998/4, 178-181

HAMELINE, Jean-Yves : *Une poétique du rituel*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Liturgie » 9, 1997, 215 p.

Ce recueil d'articles de Jean-Yves Hameline, rassemblés et ordonnés par les soins de Monique Brulin, forme plus qu'un bel ouvrage : c'est « de la belle ouvrage », comme aurait dit ma grand-mère, avec le ton de voix admiratif de qui s'y connaît, devant une tâche soigneusement achevée « comme il faut » ; en langage plus convenu, disons qu'il s'agit d'une belle « œuvre ».

Les articles de J.-Y. Hameline sont généralement courts mais denses. On a plaisir à retrouver dans ce recueil, au titre aussi pertinent que beau, certains d'entre eux qui sont devenus des « classiques », lus et travaillés par les étudiants... et les professeurs. Ils ont été distribués en cinq plages, dont les titres balisent bien le vaste espace ritologique que l'auteur a exploré plus de trente ans durant : 1 - Fondations ; 2 - Espace ; 3 - Site cérémoniel ; 4 - Enveloppe sonore ; 5 - Itinéraire. La ritologie, ce terme qui « rend un son si drolatique, comme si le vieux support étymologique, pas moins qu'indo-européen, je vous prie, se rigolait doucement de voir accoupler comme cela, sans plus, l'âne rituel et la jument spéculative » (p. 174, note), constitue donc l'objet de l'ouvrage ; mais qu'on se rassure : conduite par

un tel « ânier », la bête manifeste au moins autant d'intelligence et de drôlerie que l'ânesse de Balaam !

Il ne saurait être question de rendre compte ici de chaque article, ne serait-ce que parce que Hameline parle une langue qui, tout en étant parfaitement compréhensible, est difficile à traduire ou à « résumer » : ses formules disent ce qu'elles disent, « littéralement et dans tous les sens » (pour paraphraser Rimbaud) ; vouloir les retraduire, c'est souvent leur faire dire autre chose que ce qu'elles entendent tout bonnement dire. Mieux vaut donc s'arrêter quelque peu sur le style de l'auteur, ou plutôt sur sa « manière ». Ses nombreux auditeurs ou lecteurs savent que chacun de ses articles est le fruit d'une lente et savante distillation personnelle de multiples lectures assimilées, pensées et repensées jusqu'au point où puisse être enfin sécrété quelque chose de neuf qui soit susceptible de leur ouvrir le désir de prendre à leur tour la parole. On comprend que l'auteur, comme il en a souvent fait l'aveu lui-même, saisi par « le vertige de la page blanche », ait tant de mal à accoucher d'une écriture dix fois remise sur le métier ; ou bien que, après avoir tenu une conférence à partir de quelques pages de « notes » sur lesquelles on pouvait lire des notions, catégories ou concepts généralement couplés par opposition ou complémentarité, l'auteur ait dû laisser à d'autres le soin de récrire ladite conférence en vue d'une publication, ... à moins que, sous d'insistantes « amicales pressions », il n'ait accepté lui-même de le faire : en ce cas, le résultat n'est généralement qu'assez vaguement ressemblant avec le discours tenu oralement, la pensée, toujours en travail, continuant de faire son œuvre...

« Pour pouvoir tirer profit des travaux de J.-Y. Hameline, le lecteur doit faire son deuil du désir d'un savoir achevé. Il lui faut accepter d'entrer dans un itinéraire qui ne se veut qu'exploratoire et dans un texte qui se défend d'être autre chose que provisoire : Hameline est en effet une sorte de nomade de la pensée, qui travaille sur des « paradigmes partiels », des concepts « à moyenne portée », des « hypothèses courtes » (177-178). Sans exclure l'inévitable part de complaisance « idiosyncrasique » à l'œuvre dans ces précautions littéraires ou oratoires, il est clair, pour qui est un peu familier de sa pensée, qu'il n'y a pas là simple stratégie de la part de qui voudrait paraître d'autant plus savant qu'il avoue ne pas savoir grand chose. C'est en effet l'objet même de la recherche, un objet appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler les « sciences humaines », qui requiert d'être toujours « en cours », dans un constant travail de

distanciation et de dé-distanciation, de pression et de décompression. Le penseur en effet ne doit pas être dupe de la part de « bricolage » (Lévi-Strauss) ou, plus encore, de « manœuvre intellectuelle » (JYH, 12) par lequel il constitue et traite son objet. On n'est donc pas étonné qu'il nous convie fréquemment à aller voir avec lui « ce qui se passe dans la cuisine » (180). Les précautions de l'auteur sont liées, par ailleurs, à l'extrême complexité créée par la construction d'un objet qui requiert une pluralité de points de vue méthodologiquement partiels : psychanalyse, sociologie, histoire, linguistique... ; philosophie également, mais plutôt sous les espèces de la phénoménologie, notamment celle de Merleau-Ponty. Autant de domaines où l'auteur excelle souvent à faire saisir au lecteur, à l'aide parfois d'un simple adjectif, d'une courte incise ou d'un paragraphe, l'intérêt premier de telle idée de Freud ou de Winnicott, de telle remarque de Weber, de telle insistance de Benvéniste ou de telle formule de saint Augustin.

On le devine : la manière de Hameline est inimitable. Mais le jeu en vaut la chandelle : dix pages bien lues de lui valent parfois de gros ouvrages. Le fruit peut-être le plus précieux d'une telle lecture n'est pas d'abord (même si aussi) dans le contenu et ce qu'il nous donne à penser de manière généralement neuve. Il est sans doute en amont, je veux dire dans la démarche elle-même : dans cette manière d'approcher son objet, de le construire, d'en mettre au jour certains aspects sans jamais pourtant réifier ce qui n'est guère, au fond, qu'une « enveloppe » qu'elle soit sonore, visuelle ou posturale... L'importance accordée à cette « enveloppe » peut faire penser, *mutatis mutandis*, aux écrits de M. Bellet. Qui a lu quelque ouvrage de ce dernier sait que le savoir psychanalytique est un non-savoir. Il le sait non pas d'abord au travers de déclarations matérielles de l'auteur, mais de par la forme même de son écriture, où l'objet psychanalytique est littéralement coulé dans le style lui-même ; style, de ce fait, assez déconcertant, mais parfaitement respectueux de son objet puisque littéralement « conformé » à lui. Sans négliger la part d'exposé plus didactique dont le lecteur a également besoin, JYH met fréquemment en œuvre cette sorte de « fonction méta » (selon la belle expression de S. Breton) dans son écriture même, médiation « formelle » qui donne à voir le « fond ». Fonction particulièrement bien appropriée à l'objet même de la ritologie, dans la mesure où il s'agit d'un objet caractérisé, d'une part, comme pragmatique, d'autre part, comme instaurateur de sujets. Un peu comme chez M. Bellet

également, la théologie de J.-Y. Hameline se livre moins dans des exposés formels comme tels qu'elle n'émerge de cette sorte de « donation transcendantale » qui, dans la liturgie chrétienne, anime les « configurations », les « enveloppes », les « dispositifs », les « protocoles » (121-122), institue cet « entre-temps » (100) que la théologie chrétienne nomme « eschatologique », habite « l'espace intermédiaire » (77) qu'institue l'aire rituelle, ou encore « dispose » le corps et le regard au régime « suffisamment bon » qui convient en présence du Dieu caché (83). Le caractère « transitionnel » (55 s.) du « site » liturgique, on le devine, met en mouvement le désir plus que la raison ; mais il s'agit toujours d'un désir « contrôlé », d'un « investissement d'énergies légères qui construisent (et consomment sans détruire) l'*affectus pietatis*, sans forçage, ni truquage emphatique ou pathétique, et qui sont la condition de toute *suavitas* et de toute *delectatio* » (voir le *De musica* de saint Augustin) (78).

Ce faisant, J.-Y. Hameline entraîne le lecteur non seulement vers la théologie mais vers la spiritualité, au sens le plus noble de ce terme. Peut-être est-ce là d'ailleurs le premier bénéfice qu'il retirera de cette *Poétique du rituel* : au lieu de parler d'un ton péremptoire du mystère pascal du Christ et de l'eschatologie, il apprendra, au prix sans doute d'un certain « deuil », en lisant cette œuvre tout entière en « réserve », à se situer comme sujet croyant sous le régime de l'« attente ». Est-il finalement plus belle théologie chrétienne de la liturgie ?

L.-M. CHAUVET.